

que nous eussions, d'ici à quelque temps, un recueil de musique spéciale, uniquement composé d'airs ayant servi, chez les dentistes, à faire naître la béatitude des clients. C'est ce qu'on pourrait appeler, si Zola n'avait pas abusé du titre, *les soirées de mes dents* !

* *

Il est toutefois des cas merveilleux. J'en ai connu un : c'était un brave garçon, employé dans un ministère, n'ayant pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille que sa place de commis aux écritures.

Un triste matin, il se réveilla la main droite frappée de paralysie : impossible de tenir une plume, de tracer une lettre... Quel désespoir !

L'administration compatissante l'envoya dans une ville d'eaux spéciales pour son mal, le dégravant d'une partie des frais de voyage et de traitement.

Cinq semaines plus tard, je le retrouvais à son bureau, le sourire aux lèvres, recopiant ses expéditions d'une calligraphie sûre et rapide.

— Bravo ! lui criai-je, dès le seuil... Ça va ?

— Parfaitement !

— Vous avez été là-bas ?

— Vingt et un jours.

— Et votre main droite est...

— Toujours dans le même état... (Et il me la montrait inerte).

— Ah ?

— J'ai employé mes vingt et un jours à apprendre à écrire de la main gauche...

* *

Finissons par cette petite réplique d'un contribuable qui, l'autre jour, après réception de trois avis réitérés, se présente chez le percepteur, et, au guichet du bureau, fait encore la sourde oreille :

— Ah ça ! lui crie poliment le fonctionnaire, si vous êtes sourd comme un pot, il faut le dire !

— Et l'autre s'éloigne en murmurant :

— Parfaitement, monsieur, je suis sourd comme un pot !

UNE VISITE D'ÉNUMÉRATEUR

Il neigeait de la pluie ou bien il pleuvait de la neige, car la substance qui tombait du firmament gris plomb n'était pas précisément de la pluie sans être non plus de la neige. Ce n'était ni l'une ni l'autre et c'était l'une et l'autre. Suffit !

Je venais d'être nommé énumérateur et, blindé de cotrage, mon cartable sous le bras, je me disposais à me mettre à la besogne.

Les chemins, de vrais chemins de printemps, étaient tout à fait impraticables. Et j'allais à grandes enjambées, fic-flaquant dans la boue dont je m'éclaboussais.

Tout le long de la rue, s'alignaient de petites maisons minables, montrant à contre-cœur leurs faces verrugueuses qui faisaient involontairement songer à leur contenu.

Enfin, me voici en face de la maison où doit commencer ma tâche. Qu'elle est chétive d'apparence ! Penchée comme une Tour de Pise, elle semble me souhaiter la bienvenue. Est-ce un présage ?

Sur la devanture est accrochée une espèce d'en-seigne sur laquelle un peintre novice a barbouillé les barbarismes suivants :

Isti on répar les shaussurs.

Ah ! bon, je vais avoir affaire à un disciple de saint Crépin.

Cependant, je suis arrivé au seuil et n'ose frapper. Ce n'est pas l'émotion qui me retient, mais j'ai oublié le petit boniment que j'avais eu soin d'apprendre par cœur.

Les passants me dévisagent goguenards en semblant se dire : Entrera ! Entrera pas !...

Je me décide et frappe résolument à l'huis vermoulu. On m'ouvre et je débite sans prendre haleine les phrases apprises. On saisit un mot de ce débit abracadabrant : recensement.

— Marie, nettoie la table, voilà l' "ressasseur."

C'est la maîtresse de céans qui parle, une espèce de squelette vivant, svelte, élancée, longue comme une soirée d'automne.

On vient de déjeuner ; c'est ce qui explique le commandement du squelette.

Laissons donc Marie "nettoyer" la table et examinons minutieusement les personnes et les choses.

D'un coup d'œil, je m'aperçois qu'on vient de m'introduire dans l'appartement de luxe de la famille.

Cette pièce sert à la fois de salon, de salle à manger et de chambre à coucher, comme le démontre le mobilier disparate : une longue table recouverte d'un tapis rouge rapiécé en jaune, un lit qui ne suggère pas du tout l'idée de l'édredon, un fauteuil qui perd du son et quatre chaises dont deux bancales, voilà.

Aux murs crépis pendent deux portraits, Mgr Racine et Honoré Mercier : la religion et la patrie.

Et je songe que cet humble extérieur présente une fort intéressante étude de mœurs.

Je suis distrait de ces réflexions philosophiques par un petit chardonneret qui piouite et virevolte dans sa cage.

Tout près se trouve une étagère où sont superposés maints bibelots insignifiants. Une énorme quantité de portraits sur zinc me donne l'illusion du musée d'un institut anthropométrique.

Quelques javelles de blé plongent leurs tiges étiques dans une grosse potiche affectant les airs exotiques d'un vase de Chine.

Maintenant que nous connaissons l'extérieur, localisons les personnes.

Celle qui répond au nom de Marie est une grande enfant, vraie miniature de sa mère. Elle est à épouser la table. En bonne ménagère elle a les manches relevées jusqu'aux coudes et sa jupe, qui a dû être blanche autrefois, ne fait pas frou-frou.

Ici un marmot braille, là, un bambin répète sa leçon : ba, be, bi, bo, bu. L'harmonium traditionnel gémit de douleur sous les doigts impitoyables d'une fillette.

Dans un coin, une bonne vieille édentée se balance dans une berceuse qui pousse des cris déchirants. Elle tricote tranquillement et fredonne un de ces vieux chants bretons qui ont endormi des générations. Sa voix chevrotante module les sons avec, çà et là, des notes d'agrément que n'eut pas désavouées le défunt Verdi.

J'allais oublier le petit vieux qui se dissimule dans l'ombre. Je distingue une figure ridée comme un raisin sec posée sur deux épaules voûtées. Il tient entre ses dents un brûle-gueule d'où tire-bouehonne une légère fumée. Une relique de 1837.

Cette apparition fantasmagorique me remet en mémoire un grognard de la Grande Armée fumant sa bouffarde aux abords de la place Vendôme.

En m'apercevant, il se déplie lentement, bien lentement comme s'il avait peur de se casser et se met à me toiser des pieds à la tête.

Pataud gronde sourdement, Minette fait le gros dos. C'en est trop ; déjà je sens mon esprit belliqueux se réveiller. Je dégainé... ma plume-fontaine et me lance à l'attaque.

Quelle corvée, mes amis, quelle corvée ! Ils sont là dix ; le reste de la famille est absent.

Je me trouve en présence de trois générations. Le chef de la famille est absent, sa femme ne sait pas lire, ses enfants ne le savent pas encore et ses vieux parents sont sourds.

La belle affaire !

— Le nom du chef de la famille, s'il vous plaît ?

Le grand squelette se désarticule la mâchoire et me baragouine quelque chose comme Poliquin, Péloquin. Grande est ma perplexité.

— Comment épelez-vous ce mot ?

— ? ?

— Comment écrivez-vous ce nom-là ?

— Sais pas écrire.

Je sens de cocasses jurons prêts à m'échapper lorsqu'un éclair de génie me traverse l'esprit.

— Enfin, connaissez-vous quelqu'un qui porte ce nom ?

— Ben sûr, not' député.

Le soupir que je pousse à quelque chose d'analogue à l'Eureka d'Archimède.

Je suis fixé ; le nom est Pelletier, (Pelquier).

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-huit ans.

Et dans la colonne des âges j'écrivis vingt-huit.

— Pardonnez, m'sieu l' "ressasseur," c'est trente-six que je voulais dire.

Je dois donc biffer ce vingt-huit pour y mettre trente-six. Et Ottawa qui nous interdit les ratures.

Ce n'est pas tout ; il me faut interroger ainsi tout un quartier de gens plus ou moins instruits, quitte à repasser deux ou trois fois pour les absents.

C'est un martyre moral de plus d'un mois. Si le sujet ne me paraissait pas trop prosaïque, je vous raconterais par le détail cette tâche titanique : les cerbères qui aboient aux portes, les gens préjugés qui craignent les taxes, voire même les demoiselles mûres qui minaudent quand on leur demande leur âge.

C'est à n'en plus finir, quoi !

Pour comble de malheur, figurez-vous que le gouvernement n'entend nous payer que cinq misérables sous du nom.

Ça, c'est trop fort, aussi les récriminations arrivent-elles drues.

Un loustic, ami du *far niente*, me faisait un jour part de ses réflexions.

Vois-tu, me disait-il, l'idéal, c'est de ne rien faire. Ce qu'il y a de mieux ensuite, c'est un emploi du gouvernement.

Je lui répondais qu'un rond de cuir paie quand on tient le gouvernement, mais ne paie point quand c'est le gouvernement qui nous tient.

Les événements m'ont donné raison.

Pour ma part, je promets, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendra plus.

RALPH MALO.

Sherbrooke, juin 1901.

CONSEILS PRATIQUES

Nettoyage des armes de chasse.—Frottez le métal avec un chiffon imbibé d'huile de tartre. Si la rouille a attaqué l'arme, imprégnez avec de l'huile pendant quelques jours. Frottez ensuite avec un chiffon et de l'émeri très fine.

Dégraissage des rubans et des soieries teintées.—Faites un mélange de 1 once d'acool, $\frac{1}{2}$ once d'ammoniaque, 1 pinte et laissez tremper le tissu pendant 10 minutes ; ensuite rincez à l'eau pure. Repassez tant que c'est humide.

Les vers dans les choux.—On peut détruire les vers qui s'attaquent aux choux en ôtant une des larges feuilles de dessous, vers le soleil couchant, en la mettant sur le dessus du légume sans dessus dessous. Otez cette feuille de bonne heure le matin et vous y trouverez alors la plus grande partie des vers qui se trouvent sur le chou et vous pourrez facilement les détruire.

Arrosement des plantes avec de l'eau froide.—Ceux qui arrosent les plantes avec de l'eau froide, sous le prétexte de les refroidir, se trompent grandement. L'eau froide nuit aux plantes. On doit toujours tirer l'eau d'avance et la laisser au soleil avant que d'arroser les plantes. Ce n'est pas la fraîcheur dont les plantes ont besoin, mais l'humidité. Ceux qui observent savent que les pluies froides ne font jamais autant de bien que les pluies chaudes.

Enfants étouffés.—Il arrive trop souvent aux enfants d'avaler un haricot, une fève, un bouton, une bille, un marbre ou autre objet. Un docteur indique un moyen qu'il a plusieurs fois employé contre cet accident et qui a réussi.

On fait coucher l'enfant à plat ventre sur une table, en laissant déborder la tête, qu'on soutient ; on introduit l'index dans la bouche pour déprimer la langue. On assure qu'aussitôt l'objet glisse le long du doigt de l'opérateur et tombe à terre.